

# Table des matières

LES AUTEURS (page 5)

INTRODUCTION (page 7)

## **La Mettrie, homme de sciences et de lettres**

par Adrien **Paschoud** & François **Pépin**

- 1] Articuler les œuvres dites philosophiques et les écrits savants
- 2] Interroger la complexité du matérialisme de La Mettrie
- 3] Aborder les procédés d'écriture de La Mettrie

CHAPITRE I (page 21)

## ***L'Histoire naturelle de l'âme*: La Mettrie et Boerhaave**

par Theo **Verbeek**

- 1] Médecin ou chirurgien ? Quelques précisions biographiques
- 2] La Mettrie, Boerhaave et Haller
- 3] La « méthode » de *L'Histoire naturelle de l'âme*
- 4] Conclusions

CHAPITRE II (page 57)

## **La Mettrie et la chimie**

par François **Pépin**

- 1] La machine et la chimie
  - 1.1] La machine, ses ressorts et ses effets
  - 1.2] Les analogies chimiques et le mécanisme
- 2] La Mettrie et Boerhaave
  - 2.1] La Mettrie traducteur de la chimie de Boerhaave
    - 2.1.1] *L'Abrégé de chimie*

2.1.2] La *Matière médicale* et les *Opérations chimiques*

2.2] La Mettrie traducteur des *Institutions de médecine*

3] Une chimie du vivant ?

CHAPITRE III (page 91)

## **La Mettrie et les paradigmes de la physiologie**

par François **Duchesneau**

1] Boerhaave : mécanisme et empirisme

2] La Mettrie et le dépassement du modèle boerhaavien

3] Conclusion

CHAPITRE IV (page 111)

## **La Mettrie médecin, envers et contre tous**

par Gilles **Barroux**

1] La Mettrie ou la radicalisation des représentations du charlatan en médecine

2] Qu'est-ce qu'une « politique » du médecin ?

3] La Mettrie : un médecin ordinaire ?

CHAPITRE V (page 129)

## **La Mettrie, médecin par-delà le miroir et les simulacres**

par Gérard **Lambert**

1] Éléments de biographie : formation et exercice médical

2] Les œuvres de médecine

3] Les maîtres de La Mettrie en médecine

3.1] François-Joseph Hunauld

3.2] Herman Boerhaave

4] Médecine pratique et pratique de la médecine

4.1] Des maladies *ordinaires*

4.2] Autopatographie

4.3] Conception de la maladie

4.4] Anatomie clinique et traitements

5] Un médecin dévoué

6) Mettre de la médecine dans la philosophie

CHAPITRE VI (page 161)

## **Malebranche et sa postérité matérialiste. La Mettrie et l'imagination**

par Jean-Christophe **Bardout**

- 1) L'imagination, ou l'esprit dans son corps
- 2) La Mettrie, malebranchiste malgré lui ?
- 3) Le paradoxe de la sensibilité
- 4) Conclusion

CHAPITRE VII (page 181)

## **La Mettrie et l'idée de « force innée »**

par Claire **Fauvergue**

CHAPITRE VIII (page 197)

## **Des formes substantielles à un principe moteur de la matière. Trajectoire d'une philosophie de (la) vie**

par Julie **Henry**

- 1) Des formes substantielles... mais matérielles !
- 2) S'appuyer sur l'expérience, et en tirer les leçons
- 3) Radicalité d'un parcours : d'une philosophie de la vie à une philosophie de vie

CHAPITRE IX (page 213)

## **La Mettrie et l'Allemagne : matérialisme et anthropologie**

par Stefanie **Buchenau**

- 1) La querelle entre La Mettrie et Haller
- 2) Reimarus, lecteur de La Mettrie
- 3) Herder et la reconfiguration du paysage anthropologique allemand
- 4) Conclusion

CHAPITRE X (page 231)

## **Monsieur Machine**

par Francine **Markovits**

CHAPITRE XI (page 255)

## **L'homme comme artefact chez La Mettrie et Diderot**

par Timo Kaitaro

- 1) La Mettrie et la pauvreté de la nature humaine
- 2) Une philosophie amoraliste ?
- 3) Diderot, le philosophe malgré lui
- 3) Conclusion

CHAPITRE XII (page 269)

## **Extases lamettrieuses : note sur la volupté matérialiste**

par Caroline JACOT-GRAPA

CHAPITRE XIII (page 279)

## **La connaissance de la nature : rôle et portée de l'analogie chez La Mettrie**

par Marta de Mendonça

- 1) Les prétentions de la philosophie
- 2) La conception de la nature
- 3) Explorer la nature : le rôle de l'analogie

CHAPITRE XIV (page 295)

## **Le *Traité du vertige* (1737) de La Mettrie : enjeux et aspects du récit de cas**

par Adrien Paschoud

## INTRODUCTION

# La Mettrie, homme de sciences et de lettres

Adrien PASCHOUD & François PÉPIN

Université de Bâle / CERPHI, ENS de Lyon

**L**a Mettrie jouit assurément d'une réputation particulière, qui, depuis le XVIII<sup>e</sup> siècle, lui a évité les affres de l'oubli. Pourtant, malgré des travaux de premier plan, cet auteur reste méconnu ou mal connu dans plusieurs champs pour lesquels il est pourtant un auteur intéressant. Si c'est d'abord vrai pour l'histoire de la médecine<sup>1</sup> et des sciences du vivant, ainsi que pour l'étude des relations entre philosophie et écriture libertine ou clandestine, c'est encore vrai pour l'histoire de la philosophie. Non que la portée philosophique des textes de La Mettrie soit ignorée, mais elle est essentiellement étudiée par les spécialistes du matérialisme des Lumières. Dès qu'on s'éloigne de ces études, l'intérêt pour la philosophie de La Mettrie décroît rapidement.

Il y a probablement plusieurs raisons à cela, dont plusieurs tiennent à la réception que l'œuvre de La Mettrie a connue, qui le plus souvent a accentué les critiques et le mépris qu'on ne manquait pas d'avoir – ou qu'on se devait d'avoir officiellement – pour les écrits matérialistes<sup>2</sup>. Mais cela tient aussi au statut de l'«œuvre» de La Mettrie. Si, en dehors des spécialistes de La Mettrie, la critique a le plus souvent mis en avant *L'Homme-machine*, complété par d'autres textes comme *Le Traité de l'âme* et *Le Système d'Épicure*, c'est probablement parce

---

[1] Comme le souligne Gérard Lambert dans sa contribution, La Mettrie n'a guère intéressé les historiens de la médecine ou, dans quelques rares cas, surtout à travers la problématique du «précurseur». Or il n'est pas sûr qu'une telle catégorie permette réellement de saisir la portée médicale des travaux de notre auteur.

[2] Réception pourtant complexe, comme le montre Stéphanie Buchenau pour l'Allemagne dans sa contribution.

qu'ils peuvent former un tout identifiable facilitant – d'une manière illusoire! – l'analyse. On pouvait ainsi y déceler un matérialisme franc et polémique, probablement le premier à se revendiquer publiquement comme tel, appuyé sur un système efficace assimilant l'homme à la machine.

Or, comme l'a relevé Ann Thomson<sup>3</sup>, travailler sur La Mettrie, c'est d'abord s'interroger sur ce qu'il a effectivement écrit et affronter une multitude de textes au statut délicat. C'est en outre, comme l'a montré Francine Markovits (voir ici la section 2), se pencher sur un jeu subtil entre l'auteur, les régimes d'écriture et le lecteur. Ajoutons, suite aux travaux de Theo Verbeek<sup>4</sup>, que comprendre la composition des textes de La Mettrie, dès *Le Traité de l'âme*, implique de pouvoir saisir leurs sources et la manière dont il les utilise et en déplace le sens. On ne saurait donc isoler quelques textes pour y puiser les éléments d'une doctrine sulfureuse qui aurait dû se cacher. Prétendre reconstituer la pensée de La Mettrie à partir de quelques idées fortes, en général puisées dans *L'Homme-machine*, c'est occulter leur contexte de publication – ou les réduire à la question de la censure – et oublier des milliers de pages consacrées à la médecine, sa pratique, sa théorie et son histoire, à la pharmacopée et à la chimie. Ne pas prendre en compte ces œuvres, sous prétexte qu'elles seraient moins personnelles ou moins originales, c'est appréhender l'œuvre de La Mettrie en l'amputant de la plupart de ses membres...

Quand bien même on envisagerait seulement l'ensemble des textes dits «philosophiques», chercher à reconstituer le système de La Mettrie ne semble pas une démarche adéquate. Si ces textes offrent des lignes de cohérence, ils ne constituent pas une doctrine aux contours identifiables. Certes, ces ouvrages «philosophiques» correspondent à une époque tardive, entre 1745 et 1751, et La Mettrie lui-même les a traités d'une manière singulière, notamment en les publiant anonymement. Assurément, il avait conscience que la réputation que lui vaudrait *L'Homme-machine* ne serait pas du même ordre que celle qu'il escomptait en traduisant les œuvres de Boerhaave. Cependant, cela ne signifie pas pour autant qu'il ait voulu disséminer par plusieurs publications cryptées les éléments d'une doctrine matérialiste parfaitement constituée mais que la censure ne permettait pas de publier

[3] Voir Ann Thomson, «La Mettrie, ou la machine infernale», *Corpus*, 5-6, 1999, p. 15-26.

[4] *Le Traité de l'âme de La Mettrie/Het Traité de l'âme van la Mettrie*, thèse de l'Université d'Utrecht, 1988. Voir aussi la contribution du même auteur dans ce volume.

autrement. Ses manières d'écrire et de publier offrent une pluralité de déplacements qui débordent cette question. Un peu comme pour Diderot, il faut donc se pencher sur la teneur philosophique d'une œuvre protéiforme, sans chercher dans les textes une doctrine systématique qu'ils ont tout fait pour éviter ou subvertir.

Cela s'accompagne, en second lieu, d'un déplacement par rapport au statut même de la philosophie<sup>5</sup>. Que La Mettrie ait proclamé haut et fort certaines thèses, avec l'audace et la verve qu'on lui connaît, ne signifie pas qu'il voit la (saine) philosophie comme un champ de bataille où des doctrines s'affrontent à coups d'arguments. Qu'il semble parfois considérer que c'est ce que la philosophie scolaire ou classique a été devrait justement nous conduire à repérer chez lui d'autres *pratiques* philosophiques<sup>6</sup>. Or ces pratiques ne conduisent pas à une autonomisation de la philosophie : si elle doit s'émanciper de la théologie et, selon les textes, de la métaphysique ou d'une mauvaise métaphysique<sup>7</sup>, elle se nourrit des sciences – à tel point qu'elle en semble parfois l'autre nom – et d'un art d'écrire combinant une rhétorique complexe et innovante à la jubilation textuelle. Si le présent ouvrage souhaite, à la suite d'autres travaux, souligner l'intérêt philosophique de la pensée lamettrienne, ce ne sera donc pas en présupposant une tradition classique dans laquelle La Mettrie aurait, malgré les apparences, droit de cité<sup>8</sup> ; c'est au contraire en s'intéressant aux multiples déplacements qu'il opère sur le plan théorique, mais aussi aux manières de faire et d'écrire de la philosophie.

En troisième lieu, il convient de replacer les écrits « philosophiques » dans un double contexte : la carrière de La Mettrie et ses autres écrits. Theo Verbeek a montré l'intérêt d'une démarche articulant l'analyse minutieuse des textes et des sources à l'étude érudite de la biographie intellectuelle et professionnelle de La Mettrie<sup>9</sup>. Dans un ordre d'idées

[5] Voir la contribution de Timo Kaitaro.

[6] Par exemple l'analogie, étudiée dans la contribution de Marta de Mendonça.

[7] Voir les ambiguïtés de la critique lamettrienne de la métaphysique, dans François Pépin, « La réduction matérialiste de la métaphysique », in Pierre Girard, Christian Leduc et Mitia Rioux-Beaulne (dir.), *Les Métaphysiques des Lumières*, Paris, Classiques Garnier, 2016, p. 245-267.

[8] Ce qui est encore le propos de Friedrich-Albert Lange quand il redonne à La Mettrie sa place dans son *Histoire du matérialisme*. Voir Francine Markovits, « Introduction » à la section sur La Mettrie, in Sophie Audidière et al. (dir.), *Matérialistes français du XVIII<sup>e</sup> siècle. La Mettrie, Helvétius, d'Holbach*, Paris, PUF, 2006, p. 5.

[9] Voir aussi Pierre Lemée, *Julien Offray de La Mettrie (Saint-Malo 1709-Berlin 1751), médecin, philosophe, polémiste : sa vie, son œuvre*, Mortain, Imprimerie du Mortainais, 1954.

proche, comme l'a souligné Ann Thomson, l'articulation des écrits médicaux et philosophiques éclaire la pensée lamettrienne, tant du côté de ses sources et idées scientifiques que de ses positions philosophiques<sup>10</sup>. Le présent ouvrage s'inscrit dans cette lignée et a cherché à étendre le point de vue en abordant la pratique médicale de La Mettrie, ses traductions de textes médicaux mais aussi chimiques et pharmaceutiques, ainsi que son rapport à la physiologie.

Le risque est alors, outre que ces écrits relèvent aujourd'hui de différents domaines, de simplifier leurs relations en faisant du travail scientifique un simple préalable ayant éveillé La Mettrie et lui offrant ensuite des informations exploitables pour une doctrine matérialiste. De fait, l'usage philosophique des travaux médicaux et scientifiques n'est pas toujours aisé à établir, tant il est vrai, comme le remarque Ann Thomson, que « les arguments utilisés par La Mettrie pour défendre son explication matérielle de l'être humain et pour nier l'existence d'une âme immatérielle et immortelle se caractérisaient par leur éclectisme<sup>11</sup> ». Ajoutons que, tant s'en faut, tous les opuscules savants et toutes les traductions de La Mettrie n'ont pas d'implications matérialistes manifestes, certains ayant apparemment un intérêt plus technique ou utilitaire. On remarque ainsi, dans ces traductions savantes, une certaine autonomie du propos qui, tout en nourrissant les vues philosophiques que La Mettrie développe par ailleurs, signale un grand intérêt théorique et pratique pour les sciences environnant la médecine. À l'image de Diderot et de d'Holbach, La Mettrie a construit une œuvre protéiforme qui intègre une part importante de traductions savantes, manifestant chez lui plus nettement la volonté d'asseoir sa légitimité d'homme de sciences.

Le rapport de philosophie lamettrienne à ses sources ne doit donc pas être simplifié, comme en témoigne le dialogue qu'elle opère avec la pensée de Boerhaave. On sait l'importance que le savant de Leyde eut pour La Mettrie, qu'il s'agisse de son œuvre philosophique et de ses traductions et publications médicales. Mais, comme l'ont souligné Theo Verbeek et Ann Thomson<sup>12</sup>, le rapport de La Mettrie à Boerhaave est complexe. Il comporte des déplacements et intègre des traditions

[10] Voir *L'Âme des Lumières. Le débat sur l'être humain entre religion et science. Angleterre-France (1690-1760)*, Seyssel, Champ Vallon, 2013 p. 246-257.

[11] *Ibid.*, p. 248-249. Nous reviendrons sur cette idée d'éclectisme.

[12] Voir respectivement *Le Traité de l'âme de La Mettrie, op. cit.* et *L'Âme des Lumières, op. cit.*, notamment p. 248.



distinctes, qu'il s'agisse du mécanisme, de la physiologie ou de la chimie<sup>13</sup>. L'épistémologie matérialiste de La Mettrie se construit à travers une relation riche aux savoirs scientifiques. Il élabore ainsi, comme le défend François Duchesneau<sup>14</sup>, une « philosophie expérimentale de la nature » qui entretient un rapport intime avec les sciences de son temps et leur développement.

Le présent ouvrage ne se propose pas de dresser une vue d'ensemble de l'« œuvre » de La Mettrie. En donnant la parole à différents spécialistes (historiens de la philosophie, de la littérature, des sciences et de la médecine), il cherchera plutôt à pluraliser les approches et les objets. Il ne s'agira pas davantage, dans la présente introduction, de présenter les principes cardinaux d'une pensée protéiforme. Si œuvre il y a, nous tâcherons plutôt de l'explorer au travers de trois perspectives.

## **1] Articuler les œuvres dites philosophiques et les écrits savants**

On l'a dit, ce livre s'inscrit dans la lignée des travaux cherchant à envisager l'ensemble du corpus lamettrien. Le principe semble aujourd'hui relativement évident. Pourtant, force est de constater que les écrits savants et « philosophiques » de La Mettrie n'ont pas le même statut. Premièrement, La Mettrie a fait le choix, pour les derniers, d'une publication cryptée : outre l'anonymat ou l'attribution à un autre auteur, ces écrits comportent des indications trompeuses sur l'éditeur, le lieu ou l'année de publication, des préfaces se réclamant d'auteurs ne pouvant qu'être heurtés par une telle révérence (Haller), des jeux textuels et éditoriaux avec d'autres écrits de La Mettrie (qui critique par exemple dans *L'Homme-machine* l'auteur fictif de l'*Histoire naturelle de l'âme*<sup>15</sup>), etc. Cela contraste avec le régime éditorial des écrits savants, notamment les traductions. Dans ces textes, La Mettrie ne se met pas en avant comme auteur original, encore moins comme écrivain subversif, mais comme savant à la fois disciple de grands auteurs (notamment Boerhaave) et relais dans la diffusion du savoir. Par ailleurs, ses éditeurs sont en général de grands libraires, avec lesquels La Mettrie avait des contrats suivis pour traduire l'œuvre

[13] Voir les contributions de Theo Verbeek, François Duchesneau et François Pépin. Voir aussi Kathleen Wellman, *La Mettrie: Medicine, Philosophy, and Enlightenment*, Durham et Londres, Duke University Press, 1992, chap. « La Mettrie and Boerhaave ».

[14] Voir sa contribution dans ce volume.

[15] *L'Homme-machine*, dans *Œuvres philosophiques*, Paris, Fayard, 1984, t. I, p. 110-111.

de Boerhaave. Comme Diderot un peu plus tard, mais avec une autre autorité conférée par son statut de médecin, La Mettrie commence dans le monde des lettres par une carrière de traducteur. Comme Diderot, La Mettrie met du sien dans ses traductions, mais pas de la même manière : il choisit et réordonne les textes qu'il traduit pour les œuvres chimiques de Boerhaave, y ajoute son *Traité du vertige* – mais en le faisant savoir –, complète de notes explicitement indiquées sa traduction des *Éléments de médecine* de Boerhaave, etc. Par contraste avec les traductions de Diderot qui, dès le *Dictionnaire universel de médecine* de Robert James, révèlent une présence sourde du traducteur s'appropriant ce qu'il lit, La Mettrie est donc un traducteur libre mais soucieux de distinguer le sien du propos de l'auteur. Certes, il infléchit parfois le propos vers une pente matérialiste, comme il le fait dans la seconde édition de sa traduction des *Éléments de médecine* qui, tout en utilisant les commentaires de Haller, en modifie les implications<sup>16</sup>. Mais c'est un cas assez particulier qui, malgré son importance (en volume et en intérêt), ne doit pas résumer l'ensemble de la carrière de traducteur de La Mettrie. Le plus souvent, La Mettrie est actif en tant que traducteur et éditeur scientifique, non comme penseur utilisant une traduction pour suggérer des idées matérialistes.

On doit donc prendre en compte un certain nombre de différences lorsqu'on souhaite articuler les écrits savants et philosophiques, en étant attentif aux liens chronologiques (les écrits savants, antérieurs, ont certainement préparé certaines vues philosophiques de La Mettrie) et thématiques (on retrouve évidemment la médecine, la physiologie de Boerhaave, etc.), mais aussi aux écarts, aux déplacements et aux absences. Ainsi, si les écrits médicaux comme le *Traité du vertige* préparent certaines vues matérialistes sur le rapport entre le physique et le moral et le dessaisissement du sujet, La Mettrie reste largement fidèle dans ce texte à un genre médical classique, qui présente de nombreuses descriptions de cas. Sur un autre plan, alors que La Mettrie est le premier traducteur de la partie pratique de la chimie de Boerhaave, on en trouve peu de traces dans ses écrits «philosophiques», alors qu'il mobilise pourtant à l'occasion des thématiques chimiques<sup>17</sup>. Le statut très différent des textes, leur appartenance

[16] Voir Ann Thomson, «La Mettrie, lecteur et traducteur de Boerhaave», *Dix-huitième siècle*, 23, 1991, p. 23-29. Voir aussi Verbeek, *Le Traité de l'âme de La Mettrie, op. cit.*, t. II, ainsi que sa contribution dans ce volume.

[17] Voir la contribution de François Pépin.

à des périodes assez distinctes de la carrière de La Mettrie et leur contenu compliquent l'étude de ces liens.

Ajoutons que l'étude des textes savants suppose des compétences plurielles si l'on veut les envisager dans leur contexte et ne pas les réduire à quelques passages frappants pour le lecteur des écrits «philosophiques». C'est, on l'espère, une des leçons de ce volume collectif : restituer la trame, les sources et les enjeux des textes scientifiques de La Mettrie en révèle l'intérêt propre, intérêt qui a bien sûr des suites dans les œuvres philosophiques, mais sans qu'on puisse en prédéterminer la nature.

Cela permet l'examen à nouveaux frais du La Mettrie médecin<sup>18</sup>. Car, si La Mettrie exploite les ressources médicales pour appuyer son matérialisme, il est aussi un praticien et un penseur de la pratique médicale, un historien de la médecine et un traducteur, bref un «écrivain médical». L'un des enjeux est alors de savoir si le sulfureux La Mettrie se montre ici original. Comme pour les traductions savantes, la question est complexe mais, en dehors de la question morale, qui excède le seul champ médical<sup>19</sup>, on cherchera en vain l'audace coutumière du philosophe, ou on verra qu'elle appartient à un genre assez classique, celui de la critique des charlatans. Cependant, comme le souligne Gérard Lambert dans sa contribution<sup>20</sup>, le style singulier de La Mettrie transparaît, style qui déborde le partage classique des genres et mêle allègrement les registres et les tons. Ce mélange, dans un rythme serré, est peut-être un trait des écrits médicaux qu'on retrouve moins dans les traductions et les écrits savants relevant d'autres sciences. Écrivain médical, La Mettrie développe une *manière* propre qui puise dans les classiques du genre, comme la satire, l'étude de cas, le micro-récit, etc.

[18] Voir les contributions de Gilles Barroux, Gérard Lambert et Adrien Paschoud.

[19] On a défendu que la morale de La Mettrie était médicale, voire était celle d'un médecin (Roland Desné, «L'humanisme de La Mettrie», *La Pensée*, 109, 1963, p. 93-110 et Raymond Boissier, *La Mettrie, médecin, pamphlétaire, et philosophe*, Paris, Les Belles Lettres, 1931). S'il y a assurément une perspective médicale forte dans la pensée morale de La Mettrie, d'autres éléments interviennent, comme la tradition épicurienne et ses reprises dans la littérature clandestine (voir Ann Thomson, «Le bonheur matérialiste selon La Mettrie», dans *Être matérialiste à l'âge des Lumières. Hommage offert à Roland Desné*, Paris, PUF, 1999, p. 299-314). Sur le rapport entre morale et médecine, voir Charles Wolfe, «La réduction médicale de la morale chez La Mettrie», dans *Matérialistes français du XVIII<sup>e</sup> siècle*, *op. cit.*, p. 45-60.

[20] Voir aussi, pour l'analyse des procédés littéraires de La Mettrie dans l'analyse médicale, la contribution d'Adrien Paschoud.

En revanche, dans tous les cas, La Mettrie se nourrit de différentes traditions et l'étude des écrits médicaux renforce le principe posé plus haut : si certaines figures sont récurrentes, le propos lamettrien n'est pas réductible à une école et renvoie davantage à une pratique éclectique qui sélectionne et combine des éléments venus d'horizons différents. Par « pratique », il faut entendre à la fois le travail de terrain, qui pose ses exigences et impose à la théorie d'être utile et efficace, et le type de combinaison théorique et textuelle auquel se livre La Mettrie. La comparaison avec le grand éclectique qu'est Jaucourt<sup>21</sup>, que propose Gérard Lambert, souligne cette double dimension, thérapeutique et textuelle, de la philosophie médicale « éclectique ». Elle montre aussi, puisque nous avons ici affaire à deux élèves de Boerhaave, à quel point le « mécanisme » médical a pu se combiner à des traditions multiples et nourrir une réflexion sur le corps humain et plus largement sur le vivant. Si, de La Mettrie à Jaucourt puis à Diderot, la culture médicale et physiologique n'est pas la même – le mécanisme n'étant plus, sous quelque forme que ce soit, le modèle dominant chez ce dernier – cette pratique éclectique suggère néanmoins un fil conducteur. L'originalité de La Mettrie est qu'il a été le seul à avoir pratiqué la médecine – Jaucourt avait le titre de docteur en médecine mais n'a jamais exercé.

## 2] Interroger la complexité du matérialisme de La Mettrie

Ces éléments invitent à se départir d'une conception unilatérale du matérialisme de La Mettrie. Car les déclarations fracassantes de *L'Homme-machine* ne sauraient servir de point focal pour penser toute l'œuvre. Certes, La Mettrie mobilise dans son texte le plus célèbre toute une culture médicale et scientifique qui fait écho à ses écrits antérieurs. Mais il est loin de se contenter de tirer les leçons philosophiques d'un ensemble cohérent de vérités scientifiques. Des travaux déjà anciens<sup>22</sup> ont montré que le matérialisme de La Mettrie n'était pas réductible à l'universalisation d'un modèle mécaniste d'inspiration cartésienne. Mais si le mécanisme est dans les œuvres « philosophiques » la marque de la nécessité immanente, sans modèle très déterminé,

[21] Voir Gilles Barroux et François Pépin (dir.), *Le Chevalier de Jaucourt. L'homme aux dix-sept mille articles*, Paris, Société Diderot, 2015, en particulier l'introduction, « Encyclopédisme, éclectisme, critique : les figures philosophiques de Jaucourt », p. 13-14.

[22] Voir Ann Thomson, « L'homme-machine, mythe ou métaphore ? » *Dix-huitième siècle*, 20, 1988, p. 367-376, « La Mettrie ou la machine infernale », art. cité, et « L'unité matérielle de l'homme chez La Mettrie et Diderot », in Anne-Marie Chouillet (dir.), *Colloque international Diderot*, Paris, Aux amateurs de livres, 1985, p. 61-68.

il y a bien dans les textes savants une réflexion sur le mécanisme du vivant. La Mettrie s’y montre en général partisan d’une ouverture du mécanisme corpusculariste ou nomologique (en termes de loi du mouvement, à la Boerhaave) à d’autres approches, comme celle de la chimie ou d’une physiologie reconnaissant des forces actives dans le vivant<sup>23</sup>. Il y a bien sûr une cohérence entre ces deux démarches, mais le statut du mécanisme n’est pas exactement le même, signe que La Mettrie ne se contente pas d’exploiter sur le terrain philosophique des connaissances scientifiques. D’autre part, La Mettrie sait jouer avec les implications matérialistes de conceptions différentes, voire en quelque façon opposées (notamment en physiologie, mais on le constate également pour la chimie). Au sens où ce terme a pu être utilisé positivement pour Diderot et Jaucourt<sup>24</sup>, il y a une forme d’éclectisme philosophique chez La Mettrie. Cela signifie que, souvent, ses innovations les plus originales s’enracinent dans l’usage, la radicalisation, voire le détournement d’une idée prise ailleurs. Cela signifie aussi que l’accent porte davantage sur les effets matérialistes que l’on peut exhiber que sur la cohérence d’un matérialisme doctrinal<sup>25</sup>. Le matérialisme de La Mettrie est donc pluriel, et probablement davantage qu’on ne peut le voir en ne retenant que les écrits les plus célèbres.

Un autre angle, pour revisiter le matérialisme lamettrien, consiste à interroger le statut du sujet à partir d’une variation des points de vue. C’est, comme l’a montré Francine Markovits<sup>26</sup>, un enjeu essentiel de la «Machine», considérée ici comme un nom propre : jouant avec le nom de «Monsieur Machine», La Mettrie subvertit les attributs classiques du sujet pensant et de l’auteur, renversant notamment l’idée d’un point fixe auquel on pourrait imputer des pensées, des actes et des livres. Cette perspective demande d’interroger, en lieu et place d’un système assumé comme tel, des pratiques philosophiques comme le déplacement, la sub-

[23] Voir la contribution de François Duchesneau.

[24] Sens qui s’enracine dans ce que Diderot dit lui-même dans l’article «Éclectisme» de l’*Encyclopédie*. Sur l’éclectisme de Diderot dans son usage des savoirs scientifiques, voir François Pépin et Guillaume Lecointre (dir.), *Diderot, l’humain et la science*, Paris, Éditions Matériologiques, 2017.

[25] Sur les effets matérialistes de la «machine», comprise comme image et jeu textuel, voir François Pépin, «Lectures de la machine cartésienne par Diderot et La Mettrie», *Corpus, revue de philosophie*, 61, 2011, p. 263-286.

[26] Voir notamment *Le Décalogue sceptique. L’universel en question au temps des Lumières*, Paris, Hermann, 2011, en particulier les chapitres «La Mettrie et l’histoire naturelle de l’homme» et «La Mettrie : une éthique de l’inconstance, une métaphysique de la tendresse». Voir aussi sa contribution dans ce volume.

version et le jeu avec les attentes du lecteur. Cette démarche manifeste l'importance de la tradition sceptique et libertine<sup>27</sup> chez La Mettrie jusque dans ses écrits les plus « philosophiques ». Faut-il y voir une tradition spécifique concurrençant le matérialisme, voire remettant en question le qualificatif de « matérialiste » à propos de La Mettrie ? Est-ce plutôt une manière de compliquer le matérialisme lamettrien en articulant la question de la matérialité de la pensée et le jeu sur les variations du sujet pensant ? À tout le moins, cette perspective suppose de dépasser la recherche d'une doctrine matérialiste érigée en système et professée avec véhémence. Elle demande aussi de restituer les données d'un débat où le « matérialisme » est une imputation polémique, une certaine manière de caractériser une position<sup>28</sup>.

### 3] Aborder les procédés d'écriture de La Mettrie

Les enjeux que nous venons d'évoquer méritent d'être abordés sous un angle en apparence différent, mais en réalité intimement lié à l'entreprise de pensée de La Mettrie : la question du style. Or, malgré notamment les pistes proposées naguère par Aram Vartanian<sup>29</sup>, il s'agit là d'une dimension que la critique moderne a relativement délaissée. Les formes d'écriture de La Mettrie méritent pourtant qu'on s'y attarde ; on sera conforté en ce sens par le jugement que certains contemporains ont porté sur cette œuvre écrite, comme l'affirmait son auteur, avec une « noble hardiesse ». En effet, Voltaire avait déjà relevé la grande inventivité formelle de celui qui fut le pourfendeur infatigable de « la théologie, de la métaphysique et des Écoles<sup>30</sup> » : « Ses idées sont un feu d'artifice toujours en fusées volantes [...] Il y a dans son ouvrage [*L'Anti-Sénèque, ou Discours sur le bonheur*] mille traits de feu, et pas une demi-page de raison, ce sont des éclairs dans une nuit<sup>31</sup>. »

[27] Voir les travaux de Francine Markovits et d'Ann Thomson, « La Mettrie et la littérature clandestine », in Olivier Bloch (dir.), *Le Matérialisme du XVIII<sup>e</sup> siècle et la littérature clandestine*, Paris, Vrin, 1981, p. 235-244.

[28] Voir Francine Markovits, « Introduction » à la section sur La Mettrie, dans *Matérialistes français du XVIII<sup>e</sup> siècle*, op. cit., p. 4.

[29] Dans son article « La Mettrie et la science » (*Corpus*, 5-6, 1987, p. 59), Vartanian évoque une « épistémologie "imagiste" ». Cette remarque suggestive invite à considérer le rôle de l'imagination et du jeu textuel dans le travail de la connaissance. À n'en pas douter, le matérialisme de La Mettrie se nourrit d'images et en produit, et son usage de la science ne la réduit pas à un ensemble de données froides exposées sèchement.

[30] La Mettrie, *L'Homme-machine*, Paris, Gallimard, coll. Folio, 1981, p. 215.

[31] Voltaire, *Correspondance*, D 4256.

Le propos de Voltaire est certes dépréciatif, mais il saisit intuitivement les ressorts d'une écriture qui aime à emprunter des chemins de traverse. En d'autres termes, il y a chez La Mettrie une valorisation de l'écart discursif, dont la portée est avant tout critique. Oscillant entre le sérieux et l'outrance, l'écriture est en effet la pierre de touche d'un projet matérialiste qui se construit contre des modèles déjà constitués. Ce sont bien entendu les grandes charpentes dualistes et spiritualistes qui sont visées : est ainsi mise en défaut une science dangereusement illusoire et désormais inopérante au regard de la complexité des êtres, des phénomènes, des actions<sup>32</sup>. La Mettrie se livre à une véritable guérilla textuelle en luttant terme à terme contre des concepts qu'il juge inutiles<sup>33</sup>. Ainsi élabore-t-il un travail de substitution et de réappropriation semi-ironique lorsqu'il a, par exemple, recours à la métaphore du « spectacle de la nature », abondamment utilisée dans les argumentaires des apologistes, à l'image de l'ouvrage éponyme de l'abbé Pluche, constamment réédité au XVIII<sup>e</sup> siècle, et que La Mettrie ridiculise avec un plaisir non dissimulé<sup>34</sup>. Si La Mettrie conserve cette métaphore (dans ce qui est très certainement une allusion à Fontenelle et à sa poétique du dévoilement), c'est pour invalider l'argument des causes finales :

Ô! qu'un tableau aussi varié que celui de l'univers et de ses habitants, qu'une scène aussi changeante et dont les décorations sont aussi belles, a des charmes pour le philosophe! Quoiqu'il ignore les premières causes (et il s'en fait gloire), du coin du parterre où il s'est caché, voyant sans être vu, loin du peuple et du bruit, il assiste à un spectacle où tout l'enchanter et rien ne le surprend, pas même de s'y voir<sup>35</sup>.

L'écriture de La Mettrie opère donc un travail de sape dans le seul dessein d'épuiser toute construction dogmatique : « Voilà où conduit l'abus des langues et l'usage de ces grands mots, *spiritualité*, *immatérialité*, etc., placés à tout hasard sans être entendus, même par des gens d'esprit » écrit-il dans *L'Homme-machine*<sup>36</sup>. On reconnaît bien entendu l'empreinte de Locke : *l'Essai sur l'entendement humain* vise

[32] *Système d'Épicure*, XLI.

[33] Voir Caroline Jacot Grapa, *Dans le vif du sujet. Diderot, corps et âme*, Paris, Garnier, 2009, p. 54-57, ainsi que sa contribution dans ce volume.

[34] *L'Homme-machine*, p. 44-45.

[35] *Système d'Épicure*, XLIII.

[36] *L'Homme-machine*, p. 57. Voir plus largement la contribution de Marta de Mendonça.

à plusieurs reprises les vaines prétentions des argumentaires métaphysiques et l'obscurité de la langue des théologiens, ces derniers se perdant dans d'interminables arguties<sup>37</sup>. La Mettrie ne dira pas autre chose, lui qui dénonce les faux-semblants que génèrent les discours prétendument savants :

Je ne sais si vous entendez mieux ce jargon que le précédent, car moi qui vous le tiens, je n'y vois que ce qu'on appelle galimatias ou amphigouri. Tout ce que je sais, c'est qu'à l'aide d'un pareil verbiage, il ne tient qu'à vous d'être aussi orthodoxe qu'un sot ou l'anonyme<sup>38</sup>.

Essentiel sur le plan d'une connaissance renouvelée de la matière, le nominalisme de La Mettrie permet en retour de condamner la rhétorique et l'éloquence, considérées comme contraires à la recherche de la vérité, lorsqu'elles sont utilisées à mauvais escient :

Mais tous ces abus, tout cet harmonieux clinquant de périodes arrondies, d'expressions artistement arrangées, tout ce vide de mots qui périclitent pompeusement dans l'air, ce laiton pris pour de l'or, cette fraude d'éloquence enfin, comment pourrait-on la découvrir et séparer tant d'alliage du vrai métal<sup>39</sup> ?

Entreprendre de destituer le langage d'autrui relève cependant d'un paradoxe. Tout en marquant sa volonté de s'affranchir d'un langage qui entrave la recherche de la vérité, La Mettrie n'aura pour autant de cesse de multiplier les figures de rhétorique : métaphores, comparaisons, oxymores, régimes parataxiques, etc., nourrissent son œuvre, au point de laisser l'impression parfois que la jubilation formelle l'emporte sur la défense des thèses les plus audacieuses. Mais peut-être faut-il y voir une démarche bien plus sérieuse qu'elle n'y paraît : n'est-ce pas la valeur des catégories du réel qui est mise en péril, lorsque celles-ci sont prises dans un jeu incessant sur les pratiques d'écriture ? N'est-ce pas une manière de signifier que toute pensée ne peut jamais exister en dehors des procédés formels qui la produisent ? La Mettrie, en dernier ressort, ne propose-t-il pas à son lecteur un « système » qui se défait au fur et à mesure de son énonciation ? Cette entreprise de destitution de la philosophie par elle-même s'exerce également, et de plus généralement, par les dispositifs textuels (préfaces, dédicaces, épigrammes, autocitations, commentaires, réponses, etc.) qui inscrivent

[37] Locke, *Essai sur l'entendement humain*, III, 10, § 8-9.

[38] *Épître à mon esprit, ou l'Anonyme persiflé*, dans *Œuvres philosophiques*, Paris, Fayard, 1987, t. II, p. 229.

[39] *Discours préliminaire*, dans *Œuvres philosophiques*, op. cit., t. II, p. 36-37



l'œuvre dans une démarche aussi prospective que réactive : on sait que la pensée de La Mettrie se construit en épousant les polémiques qu'elle a suscitées sur le plan notamment du style. Dans l'*Épître à Mademoiselle A. C. P., ou la machine terrassée*, La Mettrie revient sur l'éclectisme de son écriture et répond à ses adversaires qui jugent sa philosophie superficielle. Un éclectisme que La Mettrie revendique en dressant un portrait de lui-même, et par extension de son œuvre tout entière, en s'inspirant du moi diffracté des *Essais* de Montaigne<sup>40</sup>.

Les liens intratextuels qui animent l'œuvre de La Mettrie nourrissent également cette entreprise de parasitage des contenus philosophiques. On se limitera ici à un seul exemple. Aux considérations sur les liens entre matérialisme et morale énoncés dans le *Système d'Épicure* vient s'ajouter une mise en fiction de ces enjeux dans *L'Art de jouir*, un ouvrage qui met en scène des personnages issus de la littérature antique. Ce traité, qui peut être rapproché de la littérature galante et libertine des XVII<sup>e</sup> et XVIII<sup>e</sup> siècles, fait apparaître des zones d'interférences entre philosophie et fiction, la seconde venant prolonger dans une visée antidogmatique les intuitions de la première par l'entremise de l'imagination. C'est sans doute une manière d'agréer au lecteur, de lui rendre l'exercice de la pensée plaisant par le truchement de la fiction, loin de l'aridité et de la froideur du traité. Mais ici encore se pose la question de la portée heuristique des énoncés fictionnels au regard de la démonstration philosophique : la fiction peut-elle empiéter sur les territoires qui ne lui sont pas traditionnellement réservés ? Se pose également la question de la réflexivité de l'œuvre car, loin de se limiter à de simples renvois, les procédures intratextuelles appellent le lecteur à arpenter sans relâche une pensée caractérisée par un souci permanent de faire apparaître son fonctionnement propre, ce dont témoigne par exemple l'équivalence entre mécanisme et écriture : « Il agit en machine : il copie, il figure, il cajole, il cabriole aux dépens de son matérialisme<sup>41</sup>. » Usant de divers masques (les métaphores théâtrales sont du reste nombreuses), La Mettrie livre une œuvre d'une grande hétérogénéité formelle qui privilégie l'éclat au détriment d'une pensée figée qui ne ferait en somme que reconduire un dogmatisme, fût-il matérialiste.

[40] *Système d'Épicure*, LXXVII. Voir la contribution de Francine Markovits.

[41] *Épître à Mademoiselle A. C. P., ou la machine terrassée*, dans *Œuvres philosophiques*, op. cit., t. II, p. 220. Sur cette question, voir la contribution de Francine Markovits.